

Commentaire de texte n°2
Les Misérables - « Les Héros » - Victor Hugo

Un travail méthodique, globalement efficace et pertinent malgré quelques ajustements ou améliorations qui restent. 17/20

S'il ne fallait se souvenir que d'un auteur romantique, cela serait très certainement Victor Hugo, lui, le monstre sacré de la littérature française, chef de file des romantiques, écrivain polémique, politique et engagé, il est forcé à l'exil après s'être opposé au coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte et s'enfuit dans les îles anglo-normandes où il passera vingt ans de sa vie. C'est lors de cet exil (1851-1870) qu'il couchera sur papier ses plus grandes œuvres ; L'Homme Qui Rit, Les Contemplations, et bien sûr Les Misérables. Fresque monumentale en cinq parties, retraçant la vie de petites gens sous la Monarchie de Juillet, aujourd'hui encore considérée comme un des plus grands ouvrages du XIXème siècle. La partie V (Jean Valjean), dans la laquelle se trouve l'extrait proposé fait directement suite à la partie IV (L'idylle Rue Plumet et l'épopée Rue Saint Denis) et met en scène, dans son premier livre, l'écrasement des républicains par la garde lors des journées révolutionnaires de 1832.

Nous nous demanderons donc en quoi cette scène révèle-t-elle une argumentation particulièrement efficace sur le lecteur ?

Nous nous attarderons tout d'abord sur l'implicite de la violence dans le texte, puis sur la façon dont le registre épique vient sublimer ce texte et nous finirons enfin par nous interroger quant à la prise de parti affirmée de l'auteur. **LE PLAN SE TIENT MEME SI LE III AURAIT EU SA PLACE EN PREMIER**

Nous allons tout d'abord nous intéresser à la violence de ce texte, qui n'est certes pas apparente, mais implicite.

Nous avons affaire à un texte violent tant dans sa forme que dans son fond, cette violence s'exprime tout d'abord par les différentes cassures dans le rythme du texte ; elles sont exprimées par la présence de phrases courtes construites simplement selon la forme sujet-verbe-complément « Le mur tint bon », « la barricade était là dessous » et « la rue se joncha de cadavres ». Ces trois phrases, de par leur brièveté et la pauvreté de leur construction sont placées ici pour anéantir, d'un coup, l'épique crée par les longues phrases, fourmillant de détails que nous avons précédemment évoqué, cette cassure est extrêmement violente, rappelant le lecteur à la dure réalité, loin de l'héroïsme guerrier de la scène.

On observe, plus loin dans le texte, un exemple flagrant de violence inexprimable, cela passe par la comparaison filée de la salve de l'infanterie au feu d'artifice ; « Quiconque a vu un feu d'artifice [...] grappes de tonnerres ». Premièrement il est intéressant de noter la longueur de la phrase, montrant que l'auteur veut longuement insister sur cette image mais il est également possible de noter que Hugo utilise ici une image connue de tous pour figurer la salve de mousquets, comme si cette salve et ses conséquences étaient si horribles, si atroces que rien, aucun mot, ne pourrait en retranscrire l'intensité et la violence, ce qui a pour effet d'influencer la vision du lecteur par rapport à la troupe, eux, les soldats capables d'actes si violent que l'auteur lui même n'a pas de mots pour les décrire. **OK I,1 plus convaincant mais le I,2 tient quand même**

On peut ensuite considérer ce texte comme un exemple de scène épique, sublime, qui implique et fait sienne le lecteur.

Cet épique est d'abord mis en place par la part belle qui est faite aux longues phrases et aux accumulations comme par exemple avec « A présent en plein jour [...] se rua sur la barricade » ou « L'assaut fut si forcené [...] ainsi que le lion les chiens » ou bien l'accumulation de détails concernant l'assaut de la troupe « au pas de course [...] imperturbable sous les projectiles ». Le lecteur ne doit plus savoir ou donner de la tête, on l'abreuve de faits et de détails dans des phrases qui n'en finissent pas, il se retrouve finalement presque dépassé par le texte et cette situation.
l'épique est convenablement mis à jour II,1 ok

Il est accentué par la volonté de l'auteur de créer un texte sensoriel, à travers une synesthésie qui sera filée tout au long de l'extrait; premièrement l'ouïe : “le canon avait commencé le rugissement”, “des masses profondes qu'on entendait sans les voir” et par exemple “tambours battant, clairons sonnants” ou, pour la vue “la barricade eu une crinière d'éclairs” ainsi que la comparaison filée du feu d'artifice “Quiconque a vu [...] grappes de tonnerres”. Hugo accentue encore ici l'épique à travers l'évocation d'instruments de musiques et d'images particulièrement visuelles. Plus encore, il veut ici que son lecteur ressente, vive la scène, qu'il entende le rugissement des canons et soit ébloui par le feu des mousquets. Le lecteur est ici prit en tenaille, il expérimente le sublime cher à Kant ; il est fasciné, émerveillé, emporté par une scène qu'il sait effroyable et qui mènera fatalement au massacre des insurgés. **ok pour l'épique par le sensoriel**

Nous allons maintenant nous interroger sur la prise de parti de l'auteur à travers le texte.

Cela passe entre autre par une dichotomie du texte ; les premier et troisième paragraphes, épais et massifs, traitent respectivement de l'arrivée de la troupe et de la contre-attaque de cette dernière, ne laissant finalement qu'un seul, bien maigre paragraphe aux insurgés. Hugo veut ici laisser entendre qu'il prend clairement parti pour les révolutionnaires dans le sens où il les présente comme des révoltés, pourtant faibles, tenant tête face aux soldats de la garde, transcrivant ici la situation dans l'organisation du texte ; c'est un véritable ras de marrée, aucun répit ne leur est laissé.

On observe également que l'image donnée des soldats est celle d'une troupe extrêmement froide et organisée, cela passe par une utilisation du champ lexical de l'armée, particulièrement dans le premier paragraphe « l'armée », « colonne d'infanterie de ligne », « au pas de course » ou « garde nationale ». Cette description est paradoxale, elle fourmille de détails, et pourtant nous n'en savons pas plus sur la troupe, elle reste considéré comme un seul bloc, nous ne rentrons jamais dans les détails des soldats, l'auteur ne cherche pas à créer une quelconque empathie au près du lecteur, bien au contraire, cette armée est une troupe d'automates, froids, qui n'existe que par le groupe.

On remarque une certaine opposition entre cette description et celle qui est faite des insurgés ; nous n'avons guère plus d'informations sur les insurgés que sur les soldats mais le deuxième paragraphe, traitant de l'assaut sur la barricade fourmille d'images : les métaphores « crinière d'éclairs », « inondée d'assaillants » ou les comparaisons « ainsi que le lion les chiens » « comme la falaise d'écume ». Ces images évoquent tantôt de puissants animaux, tantôt une nature décrite comme indomptable et intacte, l'auteur crée une véritable opposition entre simple description pour les soldats et évocation pour la barricade et ses occupants. C'est une véritable prise de position dans le sens où il oppose l'ordre dur et froid et à l'espoir, l'idéal et la poésie. **ok pour la satire des soldats**

Le III, I est moins net dans sa démonstration.

Nous nous sommes tout d'abord interrogé sur la violence implicite de ce texte, puis sur la façon dont le texte était sublimé par l'épique, et enfin sur la prise de parti de l'auteur.

Il serait intéressant d'établir un parallèle avec la scène de la « Chevauchée des Walkyries » dans Appocalypse Now de Francis Ford Coppola (1979) scène aujourd'hui culte, qui présente de nombreux points communs avec l'extrait présenté. En effet cette scène est en tout point sublime, tout y est gigantesque, total, épique, terriblement dérangeant ; que cela passe par l'implacable rigueur de la formation des hélicoptères, la musique (elle renforce d'un côté l'épique mais est utilisée par Kilgore comme un véritable leitmotiv de guerre psychologique) ou les derniers mots lâché par le lieutenant après le massacre « Bien joué les gars » (« Well done, folks ») tout est ici fait pour que le spectateur se sente mal à l'aise. Mais sans pour autant prendre le parti des viêt-congs, eux les révoltés sur la barricade, Coppola oppose la toute puissante machine de guerre impérialiste américaine à toute la fragilité et l'impuissance que peut lui opposer une troupe de civil qui, de façon implacable, subira un sort identique à celui des républicains. **ouverture pertinente et bien défendue**

Un regret: l'argumentation annoncée aurait dû être désignée (persuasion) clairement.